

CHAPITRE I

Mon enfance

D'aussi loin que je me souviens, j'entends ma mère répéter à tout propos: «Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter une fille?»

Cette phrase était devenue sa plainte favorite. L'entendre me faisait mal. Je n'avais rien choisi et je ne pouvais rien changer au fait d'être une fille. Aujourd'hui, son refrain maléfique s'est transformé en murmures lointains et je suis fière d'avoir exorcisé le pouvoir destructeur de ces paroles blessantes.

Naître de sexe féminin dans une famille musulmane, et algérienne de surcroît, avait orienté mon destin dès les premiers instants de ma vie. Il m'en a fallu du temps et de l'énergie pour reconquérir mon identité et ma liberté, mais maintenant, je suis fière de la femme que je suis devenue!

Toute jeune, je savais qu'être une fille n'était pas souhaitable, mais j'en ignorais la raison. Vers l'âge de cinq ans, je voulus en savoir davantage.

«Maman, pourquoi ne m'aimes-tu pas?»

Elle me lança un regard méprisant.

«Tu oses me poser cette question! Comme si tu ne savais pas pourquoi les mères préfèrent les garçons aux filles», répondit-elle, convaincue de l'évidence de sa réponse.

Elle me fit asseoir près d'elle. Le moment devait être important pour me permettre ce privilège extrêmement rare.

«Vois-tu, Samia, les mères n'aiment pas avoir des filles, car elles n'apportent que déshonneur et honte à leur famille. Leur mère doit les nourrir et veiller à ce qu'elles se comportent honorablement jusqu'au jour où leur mari les prendra en charge. Les filles sont une source constante de soucis.»

J'étais intriguée par l'importance que toutes les mères du monde, selon ses dires, accordaient au mot *déshonneur*.

«C'est quoi, le déshonneur, maman?

— Chut, ne parle pas de malheur! À ton âge, tu n'as pas à t'en préoccuper; tu n'as qu'à écouter et à obéir à ta mère. Quand le temps sera venu, je t'expliquerai. En attendant, sois une bonne fille jusqu'au jour de ton mariage!

— Mon mariage? Mais je ne veux pas me marier, maman. Je ne veux pas vous quitter. Je veux grandir et prendre soin de toi et de papa quand vous serez vieux.

— Non, c'est impossible. Déjà, nous avons quatre garçons qui s'occuperont de nous, et, si Dieu le veut, d'autres pourraient s'ajouter. Toi, parce que tu es une fille, ton devoir consistera à prendre soin de ton mari.»

Dans les pays musulmans et de façon marquée dans ma famille, avoir un garçon est une bénédiction et, de toute évidence, la naissance d'une fille est une malédiction. La fille musulmane ne connaît jamais l'autonomie. Durant toute sa vie, elle demeure sous la responsabilité d'un homme. Elle dépend d'abord de son père puis de son mari. Elle représente donc une charge pour ses parents. Cette façon de faire se transmet d'une génération à l'autre et la petite fille musulmane en vient à se percevoir elle-même comme une malédiction. J'étais donc la malédiction de la famille dont j'occupais

la place centrale, entre deux frères plus âgés et deux frères plus jeunes.

Mes parents étaient des immigrants algériens arrivés en France à la fin des années 1950. Ils s'étaient installés dans une banlieue parisienne relativement cossue où j'étais née et avais vécu mes premières années. Mon père était un riche industriel qui avait fait fortune dans le textile et qui s'intéressait aussi à la restauration.

Amina était mon unique amie. Ses parents étaient aussi des immigrants d'origine algérienne, mais sa famille était pauvre. Son père était éboueur. Ma mère avait horreur que j'aille chez mon amie, car elle considérait sa famille indigne de notre condition sociale. Déjà, à six ans, je trouvais Amina chanceuse parce qu'en dépit de leur pauvreté ses parents la comblaient d'amour et d'attention.

Un jour, alors que nous jouions à la poupée, Amina déclencha une discussion fort animée sur la signification de nos prénoms.

« Mon nom est bien plus joli que le tien!

— Non, c'est le mien le plus beau », répondis-je aussitôt.

Or je n'aimais pas mon prénom qui me paraissait vieux et lourd à porter pour mon âge. Je prenais garde de l'avouer, car je ne voulais surtout pas lui concéder la victoire.

« Le mien est plus joli. Maman l'a choisi parce que c'est le prénom de sa meilleure amie qui demeure en Tunisie. Elle voulait que je devienne aussi belle et intelligente qu'elle. Je le suis devenue, ma mère me l'a dit! poursuit Amina sur un ton triomphant.

— Le mien, ma mère l'a décidé aussi », dis-je, convaincue de la logique de ma réponse.

Pour ne pas être en reste avec mon amie, j'avais inventé l'origine de mon prénom. Amina m'avait dit la vérité, j'en étais convaincue, mais, de mon côté, j'avais besoin d'en savoir plus.

Tout excitée à l'idée de connaître l'origine de mon prénom, je me précipitai vers ma mère.

«Maman, raconte-moi comment je suis née, s'il te plaît!

— Il n'y a rien à raconter. Ce fut le pire jour de ma vie!» répondit-elle sur un ton morose.

J'étais triste pour elle.

«Je sais, maman, tu as eu très mal à cause de moi!»

Elle fronça les sourcils en me regardant intensément.

«Mal? Oui, très mal, mais surtout dans mon cœur.

Ce jour-là, la voisine a dû m'accompagner à la maternité parce que ton père achetait un nouveau commerce. Quand le médecin m'a annoncé la naissance d'une fille, j'ai cru que le ciel me tombait sur la tête. J'anticipais la déception de ton père et je craignais de gâcher sa joie à la suite du nouveau contrat. C'est pourquoi j'ai demandé à ma voisine de te choisir un prénom.

— J'aurais tant aimé que toi-même aies choisi mon prénom. Mon amie, c'est sa maman qui a décidé de l'appeler Amina.

— Ce n'est pas important! Ce qui compte, c'est que tu aimes ton prénom maintenant», ajouta ma mère sur un ton d'indifférence.

Toutes mes illusions avaient disparu.

«Justement, je ne l'aime pas!» avouai-je en pleurant.

Un jour que j'étais chez mon amie, son père lui ramena une belle poupée aux longs cheveux blonds qu'il avait trouvée dans une poubelle. Mon amie était si heureuse qu'elle s'élança dans les bras de son père.

« Tu es contente? demanda-t-il joyeusement.

– Oui, papa. Tu es le plus gentil de tous les papas. Regarde, Samia, comme ma poupée est belle.

– Elle est très belle, Amina, et ton papa est très gentil. »

Je revins à la maison en pensant qu'Amina était bien chanceuse. En entrant chez moi, ma mère m'attrapa par l'oreille.

« Où traînais-tu encore?

– J'étais chez Amina. Je regardais la poupée que son père lui a apportée. Je n'ai rien fait de mal, maman!

– Bien sûr, tu ne faisais rien de mal! Je n'aime pas que tu ailles chez l'éboueur. Je parie qu'il a trouvé la poupée dans les poubelles... J'ai raison ou pas?

– Oui, tu as raison, maman, mais elle est toute propre. Sa mère l'avait lavée auparavant.

– Est-ce que toi, tu accepterais une poupée trouvée dans les ordures?

– Si mon père me la donnait et si elle était aussi jolie, oui, je la prendrais, répondis-je sincèrement.

– Jamais ton père ne s'abaisserait à te donner une telle poupée », s'offusqua ma mère en affichant un air hautain.

Elle me tourna le dos pour retourner à ses occupations. Je la suivis, car sa réponse m'avait intriguée.

« Pourquoi ne me donne-t-il jamais de cadeaux? Il pourrait m'en acheter pour me faire plaisir.

– Te faire plaisir? Et toi, as-tu déjà fait plaisir à ton père?

– Oui! Je suis toujours sage et je lui obéis.

– Sais-tu ce qui ferait vraiment plaisir à ton père?

– Non! Dis-le-moi, s'il te plaît?

– Que tu ne sois jamais née », indiqua méchamment ma mère.

Ce soir-là, j'étais décidée à demander une poupée à mon père. Quand je soumis mon idée à Malek, mon

frère cadet d'un an, il me déconseilla d'agir ainsi, surtout si mon père semblait fatigué après sa journée de travail.

«Viens plutôt jouer avec mon garage!», demanda-t-il avec empressement.

Mais rien ne m'intéressait. Une seule idée me préoccupait: montrer, moi aussi, une poupée à mon amie. Sitôt arrivé, mon père se dirigea au salon et se laissa choir dans son fauteuil préféré. Comme elle le faisait tous les soirs, ma mère lui apporta la petite bassine d'eau tiède dans laquelle il se trempait les pieds.

Quand j'entrai, mon père avait les yeux fermés tandis que ma mère, agenouillée, lui lavait les pieds. Ce n'était pas le temps de m'approcher, car il pouvait se mettre en colère et me frapper.

Je retournai dans ma chambre pour lui écrire ma demande: «Papa, je t'aime et je veux une poupée. Tu es le plus gentil des papas!» Je cachai ensuite ma missive sous son oreiller. Ce soir-là, je m'endormis en espérant que mon père m'offre la poupée tant convoitée. Peu après, ma mère entra brusquement dans ma chambre.

«Est-ce toi qui as écrit ce mot?

– Oui, répondis-je, à moitié endormie.

– Que lui dis-tu?

– Je lui demande une poupée.

– As-tu oublié que ton père ne lit pas le français?

Peut-être mademoiselle veut-elle narguer son père, maintenant qu'elle sait écrire?

– Non, maman. Je croyais que papa savait lire dans plusieurs langues.»

Décidément, tout ce que je faisais était sujet à interprétation. J'étais soupçonnée d'arrière-pensée alors que j'écrivais une simple lettre pour demander une poupée! Mon frère m'expliqua qu'il valait mieux oublier cette idée. Notre père détestait les poupées, car elles représentaient le diable et aucune maison saine ne tolérait leur présence.

Un matin, je fus réveillée par les cris de joie de mes frères. Je me levai rapidement et me dirigeai vers la cuisine d'où provenaient les voix. Mes quatre frères revêtaient leurs plus beaux vêtements sous la supervision de maman. Tout excités, ils m'annoncèrent qu'ils allaient inaugurer le nouveau restaurant de papa. Comme je voulais être de la partie, je retournai dans ma chambre pour m'habiller.

« Que fais-tu? m'interpella ma mère.

– Je m'habille pour aller au restaurant.

– Non, toi, tu n'y vas pas; seulement les garçons ont le droit d'y aller.

– Pourquoi? Je veux y aller aussi.

– Tu n'es pas un garçon, toi! Le jour où tu auras un pénis, nous en reparlerons. Pour le moment, tu restes à la maison, dit-elle sur un ton catégorique.

– Je veux m'en acheter un. Je veux un pénis», répondis-je, tout aussi décidée.

Ma mère était furieuse! Elle saisit la moitié d'un piment fort qu'elle frotta vigoureusement sur mes lèvres. La douleur était insupportable. J'avais les jambes molles... Comme j'arrivais au robinet pour apaiser la brûlure de mes lèvres, elle m'amena de force jusqu'à ma chambre pour m'y enfermer.

« Maman, j'ai mal! S'il te plaît, j'ai besoin d'eau! » criai-je de toutes mes forces.

Désespérée, je l'entendais chanter au loin. Elle vaquait à ses tâches ménagères en m'ignorant totalement, insensible à ma souffrance. Comme c'était l'hiver, ma fenêtre était couverte de givre et j'en profitai pour y apposer les lèvres. Petit à petit, mon mal s'atténa et je m'endormis.

Arriva enfin la fête de Noël, considérée comme une fête païenne chez les musulmans. Malgré cela, la plupart des parents achètent des présents à leurs enfants pour leur éviter d'envier ceux qui en reçoivent. Comme l'année avait été fructueuse, mon père acheta un cadeau à chacun. Mes frères reçurent une impressionnante quantité de beaux jouets et ils eurent la permission d'inviter des copains à la maison.

Quant à moi, je fis la connaissance de Câlin, un beau gros nounours brun aux yeux ronds que j'adorai à la minute même où je le vis. C'était mon premier cadeau et j'étais heureuse. J'aurais voulu sauter au cou de mon père comme Amina l'avait fait, mais je me retins. Chez nous, une bonne fille n'agissait pas ainsi avec son père, car il en aurait été contrarié.

Je courus chez mon amie avec mon nounours dans les bras. Enfin, je pouvais me vanter auprès d'elle en montrant le premier cadeau acheté par mon père.

«Amina, regarde mon nounours. C'est papa qui me l'a acheté! Il est beau, n'est-ce pas?»

— Oui, il est très beau », répondit-elle, heureuse de partager mon bonheur.

Son père lui avait offert un couple de poupées noires très jolies. Mais Câlin demeurait le plus beau de tous les jouets parce qu'il m'avait été offert par mon père. Mon nounours me suivait partout sauf à l'école et c'était toujours avec plaisir que je le retrouvais le soir. Il était devenu mon compagnon de jeu et mon confident.